

+

Journée de récollection pour la communauté de Notre-Dame

30 septembre 2016

« *Joie et Providence, dans l'Année de la Miséricorde* »

Deux méditations, dans le prolongement de la retraite sur « *La joie* »

Fr. M.-Théophane Lavens, o.c.s.o.

I La joie dans le dessein de la Providence

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi, pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Et nous écrivons cela, afin que notre joie soit parfaite. » (1 Jn 1,3-4)

Il y a déjà trois mois que nous avons vécu ensemble une petite retraite, sur le thème de la joie. Peut-être avez-vous eu envie de relire et méditer le parcours que je vous avais proposé ; j'espère en tout cas que vous avez gardé l'une ou l'autre lumière, sur ce grand mystère qui veut éclairer toute notre vie chrétienne. On m'a demandé de vous adresser à nouveau quelques mots aujourd'hui ; j'aimerais situer ces méditations dans la continuation de cette retraite passée, et dans la perspective de cette année jubilaire de la Miséricorde qui touche bientôt à sa fin.

Nous avons essayé de comprendre ce qu'était la joie, et la joie chrétienne en particulier, dans les différentes formes qu'elle prend dans notre vie. Ce matin, j'aimerais regarder tous ces aspects de plus haut, en méditant avec vous sur la divine Providence. Notion qui est évidemment chère à votre Congrégation, et certainement à chacune de vous personnellement.

Nous avons évoqué cette joie éternelle, incréée, qu'est l'Esprit-Saint. La personne divine de l'Esprit Saint est cette joie du Père qui Se donne en engendrant le Fils, et cette joie du Fils qui Se rend en action de grâce au Père. La grâce de la foi nous donne de sentir quelque chose de ce mystère de communion dans l'amour, mais notre esprit se trouve finalement bien désarçonné face à la vie intime de Dieu. Nous avons du mal à concevoir ce que peut être l'éternité. Notre nature humaine nous ancre profondément dans le temps, et notre imagination doit faire des efforts extraordinaires pour concevoir quelque chose qui existe hors du temps.

Notre joie à nous, elle est d'abord concrètement liée à notre histoire, à des événements. Elle est un mouvement du cœur et de l'esprit, que nous goûtons d'autant plus que nous ne la cherchons pas pour elle-même. Cette joie qui est comme une petite explosion intérieure, nous donne l'espérance d'une joie infinie, qui prolongerait sans fin ce mouvement – et c'est ainsi que nous pouvons imaginer la joie du Ciel, comme une joie dynamique, toujours grandissante. Vue sous cet angle, l'éternité ne nous fait plus peur, aucune possibilité d'ennui n'y trouve sa place.

Nous sommes des êtres ancrés dans une histoire, et la Révélation chrétienne l'est tout autant. La notion d'histoire est fondamentale dans notre conception de la Révélation. Et cela est très particulier, dans le florilège des religions du monde. La plupart rassemblent une forme de sagesse avec des croyances diverses, sur le monde, sur la divinité – des croyances qui ne sont en rien liées à la vie de la personne qui y croit, des croyances qui existeraient sans elle.

Même l'athéisme, dans ce sens, est une religion qui ignore l'histoire individuelle. Seule la Révélation judéo-chrétienne est marquée par ce souci de l'histoire, elle révèle un long drame dont nous sommes tous partie prenante.

Pour réfléchir sur cette dimension très étonnante de la Révélation, nous pouvons méditer sur cette capacité que nous avons nous-même à inventer des histoires. Notre conscience, qui nous permet de regarder notre vie comme une histoire, nous permet aussi d'appliquer notre imagination à créer des histoires fictives. C'est là le propre de l'homme, cette faculté de penser en réfléchissant – non seulement comme une réflexion intellectuelle, mais aussi de réfléchir comme un miroir, en dessinant, en décrivant, en écrivant. Notre imagination est capable de concevoir une histoire, de la raconter, de créer même tout un monde. Dans ces lignes, je me réfère implicitement à quelques écrivains anglais du XX^{ème} siècle, Chesterton, Tolkien, Lewis, qui sont en grande parenté spirituelle, et qui ont beaucoup réfléchi sur ce thème. Tolkien en particulier parle du travail de l'écrivain comme d'une sous-création, la mettant en lien avec l'œuvre de création de Dieu. Dieu seul crée ; à Son imitation, l'artiste sous-crée un monde avec une consistance propre, qui a des analogies avec le monde que nous connaissons – ce qui nous permet de le comprendre facilement – , mais qui peut aussi avoir des grandes différences.

L'activité de l'écrivain peut ainsi nous éclairer sur le rapport de Dieu avec le monde, et cela nous est bien utile. La notion de Création a presque disparu dans la pensée actuelle, et est trop discrète même dans la théologie contemporaine – comme le cardinal Ratzinger le faisait remarquer il y a déjà quelques dizaines d'années. C'est pourtant le premier article de notre *Credo*. Notre civilisation est soutenue par un discours scientifique qui explique tout, et par une technicité qui peut presque tout modeler ou remodeler, au point de grignoter notre foi au Créateur sans que nous ne nous en rendions compte. A force de nous prendre pour des petits dieux bricoleurs, nous oublions qu'il y a un vrai Dieu, qui a tout fait de rien, et qui soutient tous les êtres dans leur existence. Une réflexion sur la Création, à partir de l'exemple de l'écrivain nous permet donc de remettre quelques idées en place.

Les progrès de la médecine ont permis de beaucoup diminuer les douleurs des hommes, et c'est un bien : mais du coup, face au grand mystère de la souffrance, nous nous demandons parfois pourquoi Dieu a fait un monde qui tourne si mal. Sous-entendu : si nous étions Dieu, les choses iraient autrement. Mais nous oublions que notre monde est précisément un monde où les choses ne fonctionnent *pas* comme Dieu l'a voulu ; le monde qu'Il a voulu, au commencement, était sans souffrance pour l'homme. Le péché a modifié notre relation à Dieu, mais aussi notre relation à nous-même, et au monde, désormais marqué par la souffrance. Est-il possible qu'un monde déchu comprenne moins ou pas de souffrance du tout ? Un tel monde pourrait-il tenir logiquement ? Nous n'en savons strictement rien, même si la foi nous permet de penser que si un tel monde était possible, Dieu l'aurait fait ainsi. Car quand nous disons que Dieu est tout-puissant, nous ne pensons pas qu'il puisse faire 'n'importe quoi' : un monde, quel qu'il soit, doit conserver une logique. Un carré ne peut pas être en même temps un cercle. Si on dit que l'homme est libre, il faut que ses actes aient des conséquences qu'il assume ; si on attend que Dieu corrige toutes les conséquences, cela réduirait finalement à néant la liberté de l'homme. Dans n'importe quel monde, il y a des limites, un cadre, sinon il ne peut y avoir de cohérence, sinon il n'est pas intelligible, on ne le comprendrait pas.

Il existe des œuvres contemporaines, des livres ou des films, où les choses paraissent illogiques, proprement surréalistes – on peut dire qu’elles magnifient la grande imagination de l’homme, mais elles n’aident pas bien à comprendre la réalité de notre monde. Les œuvres qui peuvent vraiment nous aider à percevoir la richesse de la Création, sont plutôt les histoires pour enfant, les contes de fée. Pas parce qu’elles sont simples ou simplistes, mais parce que les enfants perçoivent la réalité d’une manière fraîche et naturelle, qui leur permet de toucher très spontanément les réalités de la foi. « Laissez les enfants, ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des Cieux est à ceux qui leur ressemblent. » Ce n’est pas pour rien que Jésus nous invite à aller dans cette direction, à redevenir des enfants – du moins pour ce qui concerne notre simplicité de cœur, notre disposition à entrer dans la joie qu’Il nous promet.

S’il y a une chose que les contes pour enfants veulent apporter, c’est la joie. Une joie qui apparaît toujours dans un contraste. Il y a souvent une situation d’équilibre au début de l’histoire, qui subit nombre de bouleversements, de complications. Arrivent les épreuves, les drames, les catastrophes. L’art de l’écrivain est de conduire l’histoire à un heureux dénouement, qui provoque dans le cœur du lecteur un élan de joie. Tolkien appelle ce grand dénouement une « eu-catastrophe » – une catastrophe inversée, si on veut. Le préfixe grec *eu* signifie heureux, joyeux, c’est le même préfixe qui commence le mot évangile – eu-aggelion en grec – , qui veut justement dire bonne nouvelle, joyeuse annonce. L’eu-catastrophe est donc l’inverse de la catastrophe, elle est ce dénouement inattendu et profond qui nous connecte à la source de la joie. Plus la catastrophe avait conduit le lecteur dans l’angoisse et la peur, plus la joie de l’eu-catastrophe est grande. Un tel surgissement de joie peut même conduire aux larmes.

Avec ce regard de l’écrivain, il est possible de voir dans l’Histoire Sainte elle-même un grand conte. Tolkien explique que la naissance de Jésus, le chant du *Gloria* par les anges, est l’eu-catastrophe de l’histoire du Peuple Juif : le Messie comble de joie, par sa venue, la longue attente de tout un peuple ; la Résurrection du Christ, l’alléluia pascal, est l’eu-catastrophe de la vie de Jésus, et finalement de l’histoire de l’humanité entière. La Bible, et spécialement les Évangiles, ressemblent à un mythe, parce qu’ils racontent des histoires : et en tant qu’œuvre purement littéraire, on peut les traiter comme un mythe. Il y a des auteurs humains, bien sûr. Mais ces écrits ont ceci d’unique : c’est qu’ils ont un autre Auteur, avec un grand A, qui a la puissance de faire correspondre ces histoires à l’histoire réelle. Dieu est Créateur avec un grand C ; ce qu’Il écrit, ce qu’Il décrit prend vie.

Ces réflexions sur la manière dont la joie prend place dans les contes peuvent nous éclairer sur la manière dont le Seigneur la fait entrer dans notre histoire. Il y a bien sûr des différences, Dieu n’écrit pas notre histoire comme nous écrivons nos romans : à la différence des personnages de nos contes, nous sommes créés vraiment libres. Dieu a une connaissance parfaite de tous nos actes, passés et futurs – comme pour l’écrivain, ils sont tous déjà écrits dans Son livre. Mais ils n’ont pas été déterminés par Lui seul. Nous pouvons tenir ensemble, dans la foi, cette énorme responsabilité que constitue notre liberté, et le fait que Dieu écrit, au travers de notre vie, et de nos vies entremêlées, une grande histoire qui révèle et manifeste Son Projet d’amour. Tel est le sens que nous donnons au beau mot de Providence. « *La Providence, c’est l’amour qui regarde* », ai-je souvent entendu au sein de votre Congrégation. Oui, c’est Dieu qui nous regarde, dans la pleine conscience de Son projet d’amour pour nous, et qui remplit notre cœur d’espérance en cette joie à laquelle Il nous appelle.

Nous avons l'immense grâce de connaître et d'aimer Celui qui écrit notre histoire – et qui écrit droit avec des lignes courbes, disons-nous parfois justement. Les bribes de nos expériences sont des courbes, parfois même des ratures, mais Sa Providence fait entrer tout cela dans le récit de Sa bonté et de Sa miséricorde. Notre espérance ne vaut pas que pour nous, les croyants, elle englobe aussi ceux qui ne sont pas encore dans la foi, ceux qui avancent à tâtons dans cette vie. Il y a une espérance pour le salut de tous nos frères humains, car tous sont concernés par l'Histoire Sainte. Tous sont appelés à connaître la joie de la miséricorde, cette joie d'être relevé, pardonné, accueilli par notre Père plein de tendresse. Tous sont appelés à connaître quelque chose de la joie parfaite, la joie dans la croix. Non que tous y parviennent, car il faut certainement connaître le mystère de Jésus pour entrer consciemment sur ce chemin ; mais nous pouvons reconnaître que certaines personnes, face à la souffrance, à la maladie, parviennent à un détachement et à une sagesse qui n'attendent que de pouvoir se sublimer dans le mystère pascal.

Il me semble que le mystère de la joie, pour ceux qui ne sont pas encore dans la foi, permet un espace d'espérance, dans une sorte de pressentiment de la Providence. Il y a bien des drames humains, des malheurs qui sabordent le moral des personnes, mais n'ont-elles pas également des moments où une expérience autre vient frapper à la porte ? Dans la joie d'un événement heureux, dans chaque petite eu-catastrophe qui vient éclairer leur quotidien, n'y a-t-il pas l'intuition que cette joie a quelque chose de plus important, qu'elle est quelque chose finalement de plus réel que toutes les obscurités ? Cette petite lumière de la joie ne dit-elle pas, au fond de la conscience, que c'est elle, la finalité normale de l'histoire ? Oui, de droit, c'est elle qui devrait avoir le dernier mot : voilà ce qu'elle nous susurre, et nul ne peut ignorer sa petite voix. Notre scandale devant le mal vient d'ailleurs de là. Comme nous aimons à lire des romans, des histoires qui ont une logique, une direction, nous pensons spontanément que notre propre vie est une histoire, avec cet espoir qu'elle se déroule aussi selon une sorte de logique. Dans l'éclair de la joie, cet espoir vague n'a-t-il pas un goût de l'espérance, cette espérance qui nous appelle à faire confiance à notre Créateur ? Tel est peut-être un chemin proposé à tous, même ceux qui sont éloignés de la foi, pour préparer leur cœur à la Révélation de l'Évangile. L'Auteur de notre histoire n'est pas indifférent à Son œuvre. Il est bonté et amour, Il est Créateur et Sauveur, Il est Lui-même entré dans notre histoire. Sa joie éternelle est désormais la joie de notre histoire, la joie de la Rédemption dans le mystère pascal du Christ.

Pour entrer et demeurer dans cette joie, demandons toujours à l'Esprit-Saint un cœur d'enfant. Si la Vierge Marie a pu entrer pleinement dans le grand mystère du Salut, c'est parce qu'elle avait ce cœur d'enfant, plus jeune que le péché. A l'annonce de l'Ange, sa perplexité n'a pas été longue ; elle est bien vite entrée dans la joie de la louange, en chantant son *Magnificat*, véritable hymne à la Providence. Le mal et le péché ne sont pas niés, ils trouvent leur place logique avec ces superbes dispersés, ces puissants renversés de leurs trônes, ces humbles élevés jusqu'à la joie du Salut. Dans la foi de la Vierge Marie, collaborons avec courage et avec confiance à la page de l'Histoire Sainte qui nous revient, soyons les témoins de la bonté divine qui écrit l'histoire de ce monde. Oui, n'ayons pas peur, n'ayons pas honte de cette espérance chrétienne qui nous comble déjà de joie, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

Ave Maria

II Les chemins de la joie

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Je crois, Seigneur ! Mais viens au secours de mon manque de foi ! » (Mc 9,24)

Cette confession de foi, qui est en même temps une supplication, nous la faisons volontiers nôtre. Car même si nous avons laissé la foi nous conduire pendant 50, 60 ans, dans notre chemin de vie religieuse, nous sentons au quotidien le défi de croire vraiment, en profondeur. La foi est bien sûr une grâce, un don de Dieu, mais nous percevons que nous avons également une part d'efforts à fournir : car elle est une relation, où les deux protagonistes ont leur place à tenir. Pour que par la foi, nous restions bien connectés à la source de la joie, il faut qu'elle soit bien vivace, qu'elle se renouvelle de jour en jour. Dans cette petite méditation, je ne cherche pas des idées originales, mais simplement à nous redire quelles sont nos armes dans ce combat spirituel qu'est la foi. Cultiver, nourrir sa foi est une nécessité, et nous avons des moyens à portée de main, à portée de cœur.

Pour rester dans la joie du *Magnificat*, il nous faut d'abord et surtout garder un cœur d'enfant, comme nous le disions ce matin. Vous avez toutes eu l'occasion de fréquenter des enfants, plus ou moins jeunes, dans le cadre de votre mission pastorale. Et vous avez pu vérifier à quel point l'évangile leur parlait parfois d'une manière profonde et spontanée. Comment retrouver ou rester dans cet esprit d'enfance, qui nous garde dans une relation juste au Seigneur ? Faut-il lire des contes de fée, pour raviver notre capacité d'émerveillement ? Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose – comme la lecture de toute histoire, même de certains romans par exemple, qui nous invitent à prendre conscience de la beauté et de la logique propre de l'histoire humaine. En toute histoire, nous retrouvons le drame du péché et de ses nombreuses conséquences, nous voyons surtout la grâce de la Rédemption en attente. Car dans la joie de la fin heureuse, de l'eu-catastrophe, il y a une espérance de la joie finale, la joie définitive, que la Résurrection du Christ nous a acquise et promise.

Il y a, bien évidemment, une lecture qui est toujours prioritaire : celle du grand roman de l'Histoire Sainte, et spécialement l'aventure du Christ. Nous la connaissons par cœur, et pourtant elle doit à chaque fois nous surprendre, nous émerveiller. Non parce qu'elle est seulement une belle histoire, mais parce qu'elle est l'histoire vraie, le récit du moment le plus crucial de l'histoire de l'humanité, ce temps où Dieu-fait-Homme a foulé le sol de Palestine pour entrer dans l'histoire qu'Il écrivait.

Il est du coup important, non seulement de rester dans la logique de ce récit, mais de chercher à comprendre, à vérifier, à tâter de nos mains la réalité historique des évangiles. Vos bibliothèques regorgent certainement d'ouvrages historico-critiques ; il y a à boire et à manger, tout n'est pas d'égale qualité, mais par exemple la série d'ouvrages de Benoît XVI sur la vie de Jésus est incontournable. Peut-être retrouverez-vous d'anciens livres d'apologétique – même si cette discipline n'est plus très à la mode –, qui viennent apporter des argumentations pour justifier la pertinence de l'acte de croire. Car il s'agit de nous convaincre, intellectuellement : nous ne sommes certes pas dans la situation des incroyants, mis en contact pour la première fois avec la doctrine chrétienne ; mais dans la routine de notre foi, nous avons besoin de nous questionner perpétuellement, pour vérifier que l'Évangile est effectivement la seule réponse complète au grand mystère de la vie. Notre adhésion a besoin d'être souvent renouvelée, comme le premier jour où nous nous sommes appropriés la foi de notre baptême.

Les Écritures, parce qu'elles sont à la fois parole humaine et parole divine, méritent d'être la nourriture quotidienne de notre foi, et ce n'est pas un hasard si la Liturgie des Heures est en grande partie biblique. Le but de cette prière est bien sûr d'entrer dans la louange permanente du Seigneur qui Lui est due, et que l'Église accomplit au long du jour et de la nuit. Mais il y a aussi une finalité pour notre vie spirituelle personnelle : elle nous donne l'occasion de mettre sur nos lèvres, et donc de faire descendre dans nos cœurs, cette Parole inspirée par l'Esprit. Nous ne pouvons pas toujours adhérer pleinement au sens littéral des psaumes, par exemple, mais nous entrons en communion avec le croyant qui jadis a exprimé sa prière, sa plainte, sa demande, nous partageons sa foi, sa confiance dans la proximité et l'écoute aimante du Seigneur. Par la puissance de cette Parole de Dieu, nous sommes plongés dans l'Histoire Sainte, nous prenons conscience de la continuation de l'œuvre de la Providence en nous, aujourd'hui. Comme jadis le Seigneur conduisait Israël vers Son Salut, comme jadis Il nous a rejoint dans le Christ, Son Esprit est pleinement avec nous, en nous, et écrit dans notre vie une page nouvelle de l'Histoire Sainte. Cette simple expérience de communion est donc source de paix et de joie profonde, et nous habitue à porter un regard de foi.

Parmi les autres moyens que nous avons pour nourrir et cultiver notre foi, il y a ceux qui nous ont été donnés par Jésus Lui-même. Les sacrements occupent une place particulière et incomparable. Ils ne touchent pas seulement à l'intelligence, mais également à notre sensibilité, à notre corporéité. La joie à laquelle nous sommes appelés n'est pas que spirituelle, intellectuelle, ce n'est pas l'illumination bouddhique, un nirvana qui laisse notre corps dans ce bas-monde. C'est pour cela que la Providence vient aussi à notre rencontre par des signes et des réalités matérielles.

L'Eucharistie a la première place dans notre vie, avec justice. Car elle n'est pas une prière comme les autres. Nous ne rejoignons pas seulement le Christ par la pensée, par le désir, c'est Lui qui vient à nous dans toute la force de Son Incarnation. Notre foi en la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie réalise cette promesse que nous lisons dans les Écritures : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps. » Jamais une promesse aussi forte n'a pu être tenue par quiconque, dans une telle mesure. Il est vraiment avec nous, aussi réellement, aussi matériellement qu'Il était proche des Douze, pendant le temps de Son ministère. Quoiqu'il nous arrive, quelle que soit même la profondeur du péché dans lequel nous sommes entraînés, nous pouvons voir Sa présence, si proche de nous, dans le Tabernacle. Il peut aujourd'hui nous manifester cette même simplicité et humilité qui Le faisait jadis fréquenter les publicains et les pécheurs. La présence eucharistique est vraiment ce prolongement visible de l'Incarnation, et ce signe que c'est dans notre vie que cette Incarnation trouve son accomplissement.

La liturgie eucharistique est toute entière une prière, faite dans un esprit de foi. La grande Prière Eucharistique, qui en est le cœur, est ce moment où le temps arrête son cours normal. Nous entrons dans l'Heure du Christ, cette heure avec un grand H, le mystère de Son Offrande, moment unique dans l'histoire de l'humanité et qui pourtant concerne l'histoire du genre humain tout entier. La catastrophe la plus profonde et la plus scandaleuse, le martyre du Fils de l'Homme, nous rejoint dans toute sa force. L'eu-catastrophe la plus extraordinaire, Sa Résurrection, déferle sur nous dans une puissance plus grande encore. Ce n'est pas nous qui nous tournons vers le passé, mais la puissance de l'Esprit qui rend actuel ce mystère. Tout ce que le Christ a vécu à cause de nous, et en notre faveur, nous rejoint et nous touche. Et tout

comme la Vierge Marie a pu s'unir pleinement au Seigneur, dans ces événements, par sa présence physique et spirituelle, nous recevons l'occasion extraordinaire de vivre la même proximité. Il y a une différence, certes, de taille : la violence et la noirceur qui ont entouré ces événements sont désormais, pour nous, remplacés par la tendresse et la douceur des humbles signes sacramentels. La folie de l'amour du Christ, incompréhensible sur le moment, apparaît dans le caractère paisible de notre célébration comme le sommet de la sagesse et de la bonté du Seigneur. Alors nous comprenons que la joie éternelle, la communion du Père et du Fils dans l'Esprit, ne pouvait s'exprimer dans l'histoire humaine que par un tel drame, une telle merveille. Alors la joie de l'offrande du Christ peut se greffer à notre propre offrande, et nous fait connaître un avant-goût de l'eu-catastrophe finale, la joie de la Création renouvelée dans le Royaume.

Le sacrement du Pardon est également un moyen qui nous fait entrer plus profondément dans ce mystère, de manière complémentaire. Si la forme de ce sacrement a beaucoup évolué au cours de l'histoire, il reste que le dialogue a toujours été en son cœur. Le pénitent s'approche du prêtre et raconte son histoire, avec son lot d'erreurs et de péchés, en exprimant son regret et son besoin de miséricorde. Le prêtre, par son ministère, ne fait pas qu'effacer une tache dans le passé, à la manière d'un lave-linge. Par les paroles de l'absolution, l'histoire blessée du pénitent est intégrée dans une histoire plus grande, plus puissante, ce mystère du Salut par lequel Jésus a pris sur Lui nos péchés. Dans la puissance du mystère pascal, ce poids mort du péché devient, par combustion peut-on dire, un grand brasier, signe de l'immense amour du Père. Notre histoire ne peut pas être annulée, ou changée : la flèche du temps nous fait avancer de manière inexorable, avec l'obligation d'assumer le passé avec toutes ses imperfections. Par la puissance de la divine miséricorde, cependant, cette histoire blessée entre dans la pédagogie divine, et nous fait percevoir intimement la bonté infinie du Père. Nous avons parlé, au mois de juin, de cette joie particulière qui nous vient dans l'expérience de la miséricorde. C'est la joie du fils prodigue, qui rentre à la maison du Père, et qui finalement découvre un sens à ses égarements passés : par ce creuset de l'épreuve, il a trouvé l'humilité et la pauvreté du cœur, qui lui ont permis de redécouvrir la joie unique et incomparable d'être pleinement fils de son père. Il avait pensé devoir s'éloigner de son père pour trouver le bonheur ; il se rend compte que son plus grand bonheur, c'est de vivre pleinement sa condition de fils dans la maison de son père. Ce n'est pas un retour vers le passé, mais un immense bond vers l'avenir, grâce à cette blessure de son histoire que la miséricorde du père a transfigurée.

« Bienheureuse la faute de l'homme, qui nous a valu un tel Rédempteur. » Par le sacrement du Pardon, nous entrons dans ce mouvement d'action de grâce qui confesse la sagesse et la puissance de la Providence divine. Le prêtre est là, auprès de nous, pour extérioriser notre histoire, et pour reconnaître avec nous que dans ces événements, précisément, malgré le poids mort du péché, la main de Dieu a pu nous conduire pour nous faire connaître la grâce du Salut. Il n'y a pas de péché trop grand, qui ne puisse devenir par la grâce du Christ un signe de Sa puissance. Sa miséricorde est toujours plus grande que notre misère. Il est bon, en cette Année de la Miséricorde, de vérifier dans le fond de notre cœur si toute notre histoire est bien passée au crible de cette miséricorde. Il reste peut-être des blessures, des péchés que nous avons essayé de nous cacher à nous-même, et qui finalement bloquent notre pleine foi en la Providence. Il n'y a pas à hésiter à en parler, pour les inclure explicitement dans le Sacrement

du Pardon, afin que nous trouvions la plénitude de la joie, dans cette paix où la confession de la Providence nous établit.

En dépassant le cadre de ce Sacrement, nous pouvons aussi nous rendre compte que toute rencontre fraternelle peut être l'occasion d'une telle confession de la Providence. Quand nous sommes attentifs à l'histoire de l'autre, nous lui disons, même sans parole, par cette seule écoute, que les événements ou les faits qu'elle nous partage ont la dignité d'une histoire. Et toute histoire, comme je l'ai laissé entendre ce matin, est finalement marquée par le désir du mystère de la Rédemption. L'attention et la charité que nous mettons, dans l'écoute de nos frères, sont déjà dans ce sens une annonce de l'Évangile. C'est une vraie œuvre de miséricorde spirituelle, cette rencontre dans laquelle nous confessons ensemble la Providence, qui ne nous laisse pas passer par n'importe quel chemin sans qu'il y ait de sens, de finalité. Cette expérience d'écoute a une grande puissance de consolation et d'encouragement, même auprès des personnes qui ne sont pas encore dans la foi.

Pour terminer cette petite méditation sur les moyens particuliers qui nous sont donnés, pour nourrir et conforter notre foi, j'aimerais revenir à la figure de la Bienheureuse Vierge Marie. Car c'est elle, notre modèle dans l'ordre de la foi, de la charité et de l'espérance. Si on se demande comment elle a pu cheminer, au quotidien, dans cette foi et cette action de grâce en la Providence, nous trouvons cette explication très simple dans l'Écriture : « Marie retenait tous les événements et les méditait dans son cœur. » (Lc 2,19.51) Dans cette grâce unique de la proximité de Jésus, était accumulée pour elle la source de toutes les grâces. L'aventure de Jésus, depuis Sa Conception jusqu'à Sa Résurrection, est la source de toute grâce pour l'humanité. De même qu'Adam nous a transmis une nature humaine analogue à la sienne, le Christ nous intègre dans le monde de la grâce, en assumant notre histoire dans la Sienne. Tout ce qu'Il a vécu était rempli d'amour pour nous et pour le Père ; tout ce que nous vivons, en communion avec Lui, peut entrer dans cet immense mouvement d'amour et de miséricorde.

Marie gardait tous les événements dans son cœur, dans la foi que tout avait du sens dans le grand mystère de la Providence. Avec elle, dans les mystères du Rosaire, nous goûtons les événements de la vie de Jésus, pour en recueillir tout l'amour qui y est exprimé. Grâce à elle, nous apprenons à relire notre propre vie comme ce saint Rosaire, un ensemble d'événements, avec ses catastrophes, ses eu-catastrophes, où l'amour du Christ s'exprime d'une manière unique. Nous rendons grâce pour nos mystères joyeux, ces petites et grandes naissances dans notre vie spirituelle où le Seigneur nous a donné la joie de la vie avec Lui, la joie d'une vie renouvelée par la miséricorde. Nous méditons avec foi ces mystères lumineux, où le Christ agit avec nous, en nous, dans toutes les activités qui font notre vie humaine, remplies de la joie de notre immense dignité d'enfants de Dieu. Avec humilité, nous accueillons nos mystères douloureux, ces épreuves, ces croix, ces échecs parfois, par lesquels nous apprenons le chemin de la joie parfaite, la joie du cœur qui se donne par amour. Nos mystères glorieux sont pour demain, pour bientôt, mais nous les tenons pour acquis dans la joie de l'espérance : la Providence nous accompagne, et de joie en joie, nous conduit vers la joie du Ciel où Marie règne avec Son Fils, où le Créateur et les créatures se réjouissent dans un mouvement d'amour infini et éternel. Que cette espérance ravive toujours en nous le courage et la foi, jusqu'à ce que nous entrons pleinement dans le mystère de la Joie, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

Ave Maria.